

Les dons du professeur Émile Turdeanu*

ȘTEFAN S. GOROVEI

Gens et livres: une formule expressive, un concept fertile

IL Y A bien peu d'auteurs, dans la culture roumaine, qui aient trouvé pour leurs articles, leurs études ou leurs livres, des titres expressifs, capables de rendre en deux ou trois mots un contenu riche, un programme de travail, des idées innovatrices. Le plus chanceux fut, sans doute, N. Iorga: *Bizanț după Bizanț – Byzance après Byzance*, *Istoria prin cei mici – L'Histoire par les petits*, *Oameni cari au fost – Hommes qui ont vécu*, *Papi și împărați – Papes et empereurs*, *Sfaturi pe întuneric – Conseils de nuit*, ces titres-là ont acquis une sorte de vie autonome, marquant même – quelques-uns d'entre eux – des directions de recherche encore suivies de nos jours. D'une « postérité » tout aussi florissante a joui le titre d'un livre oublié de Mihail Sadoveanu: *Oameni și locuri – Gens et lieux*. Ces derniers temps, ce genre de titres, élégants et sonores, ont cédé la place à des titres ternes et insipides, et qui, trop longs, s'étendant sur deux ou trois lignes, rendent superflu tout résumé. Le professeur Émile Turdeanu, qui n'a pas appartenu à ces temps et qui, de surcroît, a vécu en France et s'est familiarisé avec la manière de penser et d'écrire des savants français, nous a laissé lui aussi de tels syntagmes, sous lesquels peuvent continuer les recherches dans les domaines qu'il a illustrés. *Faux arguments d'une biographie*, par exemple, peuvent être repris à chaque fois que l'on procède à la démolition d'une paternité littéraire dont la recherche nouvelle ne permet de conserver plus rien. Émile Turdeanu a utilisé cette formule il y a plus de six décennies,¹ pour anéantir les fondements d'une biographie qui faisait de Grégoire Tsamblak un candidat à la paternité du *Martyre de Saint*

* Le texte présent réunit la communication lue au colloque d'Alba Iulia (le 26 mars 2011) et l'exposé oral (ultérieurement refait par écrit), de la partie finale de la réunion, quand, à la proposition des organisateurs, ceux qui ont connu Émile Turdeanu ont évoqué leurs relations avec lui.

Jean le Nouveau, œuvre importante de la littérature roumaine ancienne en langue slave. Dans un but semblable, j'ai employé la formule respective dans le titre d'un article publié l'automne de 1989, pour démontrer l'inconsistance de l'opinion que Axinte Uricariul aurait interpolé la chronique de Grigore Ureche.²

Mais la formule la plus belle et la plus féconde jaillie de l'esprit d'Émile Turdeanu fut celle sous laquelle, des années durant, de 1951 jusqu'en 1964, il a publié 19 médaillons dans différentes revues de l'exil roumain (*Buletinul Bibliotecii Române din Freiburg*, *Caiete de dor*, *Ființa românească*) et qui en 1997 allait devenir le titre de l'édition de ses oeuvres: *Oameni și cărți de altădată*³ – *Gens et livres d'antan*. Cette formule m'a tellement plu d'emblée, qu'en 1993, lorsque j'ai eu l'idée de grouper, dans la revue dont j'étais le responsable, des contributions à l'histoire de la culture roumaine, je n'ai pas cherché d'autre titre, mais, sans trop attendre, c'est elle que j'ai choisie et que j'ai mise à la tête de ce groupement⁴ qui s'était coagulé justement autour de l'une de ses études.⁵ A cette époque-là, le projet du volume portant ce titre était déjà établi, de sorte que j'ai reçu bientôt une lettre où le professeur Turdeanu exprimait son étonnement devant ce double emploi et même son inquiétude pour le sort de son livre. J'en fus désemparé à mon tour car, emporté par la beauté du syntagme, je n'avais pas pensé aux éventuels effets ! J'ai fait de mon mieux pour sortir de cet embarras, d'une part par une lettre adressée au professeur, d'autre part par un petit texte (à plusieurs rôles) mis en tête du second groupement portant ce même titre.⁶ Aujourd'hui comme alors, je souscris aux idées de ce bref avant-propos, et, puisqu'elles sont engendrées par l'œuvre d'Émile Turdeanu, permettez-moi donc de les récupérer dans ce texte consacré à sa mémoire.

J'avais emprunté son titre « *parce que, en quelques mots seulement, il évoque puissamment un lien que ceux qui étudient l'histoire de la culture perdent le plus souvent de vue : les livres ont été toujours écrits par des gens et pour des gens; ce sont les gens qui les ont multipliés et les ont fait circuler, qui les ont collectionnés et les ont gardés, les ont ornés et leur ont forgé de belles reliures précieuses. Et, certes, ce furent toujours les gens à les enchaîner et les interdire, à les assujettir⁷ et les brûler. C'est un lien de vie, qui doit être saisi, compris et rétabli, certes, à partir du matériel existant, mais non en se limitant à la simple description de celui-ci. De même que les idées ou les institutions à fonction culturelle, les livres (manuscrits ou imprimés) ne remplissent eux aussi leur mission qu'en rapport avec les gens : les scribes, les miniaturistes, les typographes, les graveurs, les relieurs – d'une part ; les lecteurs, les commanditaires, les collectionneurs, les bibliothécaires – d'autre part. Approcher un domaine si vaste et si délicat que celui de l'histoire de la culture en faisant abstraction de tous ces gens, c'est se prêter à une sorte de nominalisme qui peut devenir tout aussi odieux que le matérialisme appliqué à ce même domaine.*

Ce titre – Oameni și cărți de altădată – peut constituer au fond une très fertile direction de recherche dans l'histoire de la culture, quelle que soit l'époque [...].

*Le lien existentiel qui caractérise le rapport homme-livre, indifféremment de l'angle sous lequel on le considère, constitue l'élément fondamental et essentiel pour découvrir et comprendre la manière dont l'ancienne culture roumaine s'est édifiée. Pour une époque où l'écriture n'était pas à la portée de tous, une question est obligatoire : **qui étaient ceux qui écrivaient ?**⁸ Pour la même époque, où la lecture non plus n'était pas à la portée de tout le monde, tout aussi obligatoire est une seconde question : **qui étaient ceux qui lisaient ?** Car, au fond, ce sont eux qui ont forgé notre culture ancienne et qui ont œuvré à son progrès. Connaître leur vie, leurs familles, leurs rapports avec les semblables, c'est pénétrer un peu à l'intérieur du cercle (assez clos, d'ailleurs, comme on peut le voir) où cette culture s'est forgée. Parce que – et cela doit être dit – la culture roumaine ne fut pas un produit des „masses”, ni à l'époque moderne, ni (encore moins!) au temps du Moyen Age! C'est une poignée d'hommes, le plus souvent apparentés entre eux, parfois restés anonymes, qui ont fondé, ont gardé et ont parachevé cet édifice ».⁹*

Ce point de vue (dont l'affirmation m'a valu bien de tracas) rejoignait, dans un plan plus vaste, celui inscrit par Émile Turdeanu dans la *Préface* de son livre, livre qui « cherche à mettre en lumière le lien vivant qui unissait l'homme d'autrefois au livre écrit de la main d'un ecclésiastique ou d'un laïque au regard fixé sur l'évènement qui se déroulait sous ses yeux [...] Mais, ce qui nous a le plus attiré c'est le courant de vie qui passe *de l'homme au livre* et que les manuscrits nous ont transmis, parfois dans des lignes si modestes que leur sens reste difficile à déchiffrer, mais d'autres fois dans des pages qui sont de véritables pages de chronique ».¹⁰

Ce n'est pas une indiscretion, mais un devoir que j'ai accomplis en avouant que la tentation de chercher et de saisir ce « courant de vie qui passe *de l'homme au livre* » je l'ai découverte en lisant les études d'Émile Turdeanu, que j'ai connues en 1978, lorsque M. Ioan Caproșu (à l'époque chercheur à l'Institut d'Histoire et d'Archéologie « A. D. Xenopol ») me les a prêtées en photocopies. Elles m'ont tellement plu et impressionné que, dès que possible, je les ai procurées dans les bibliothèques occidentales, toujours en photocopies. Même mon étude sur Anastasie Crimca, publiée en 1979,¹¹ est marquée, comme pensée et comme méthode, par l'influence du professeur Turdeanu. D'ailleurs, à l'origine de mes rapports avec lui se trouve cette étude, que j'ai fait lui parvenir par l'intermédiaire du professeur Nicoară Beldiceanu, qui depuis plusieurs années m'honorait par son amitié. La suite, c'est qu'au début de l'été de 1986, j'ai reçu de la part de la fameuse maison d'édition Brill de Leiden un exemplaire du volume (paru en 1985) *Études de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs*

des Principautés Roumaines, pour en faire – selon la coutume occidentale – un compte-rendu. Ce compte-rendu est paru la même année ;¹² sa phrase finale témoigne de l'ancienneté du projet matérialisé 11 années plus tard: « l'élégant volume que la maison d'édition hollandaise E. J. Brill nous a donné suggère la réalisation d'une édition roumaine de l'œuvre du professeur Emile Turdeanu, qui recueille – comme Dan Zamfirescu le proposait lui-aussi, en 1974¹³ –, dans un ou plusieurs volumes, les écrits qui portent sur la littérature roumaine ancienne. Parce qu'au fond, ces écrits sont destinés en premier lieu à ceux qui s'occupent de ces questions et, parmi ceux-ci, les chercheurs roumains sont les premiers bénéficiaires du laborieux travail, s'étendant sur plusieurs décennies, du professeur Émile Turdeanu ». ¹⁴ Regardant en arrière, je me réjouis d'avoir écrit ces paroles, de même que celles de 1991, à l'anniversaire de ses 80 ans¹⁵, à une époque où l'Académie (fût-elle « de la R.S.R. », fût-elle « Roumaine ») tenait encore à distance le grand érudit de Fresnes.

C'est ainsi qu'il advint qu'en matière d'histoire de la culture roumaine ancienne, Émile Turdeanu soit un de mes « maîtres »; un autre fut le professeur N. A. Ursu. Grâce à ce que j'ai appris d'eux, j'ai pu déchiffrer les diverses significations des gens et des œuvres du XVIIIe siècle. Par cela et par d'autres encore, j'ai pu vérifier l'efficacité des indications de méthode – appliquées, certes, en fonction du temps, de l'objet et du sujet. L'hommage rendu à ces deux hommes de culture lors d'une séance que j'ai organisée à l'Institut d'Histoire « A. D. Xenopol » à une époque où j'y travaillais encore, le 28 novembre 1996, a été de ma part l'expression d'une gratitude que bien peu ont considérée avec bienveillance.¹⁶

LA COMPRÉHENSION et l'étude de notre culture ancienne à travers les rapports entre les gens et les livres représente, certes, une activité bien plus laborieuse que celle que suppose le simple et superficiel survol d'un matériel documentaire insuffisamment connu et insuffisamment approfondi. Mais, il est vrai que cette *insuffisance*, que quelques-uns d'entre nous déplorent, engendre et entretient la *suffisance* de certaines instances qui s'imaginent que l'on peut faire des synthèses avant de réaliser les nombreuses analyses nécessaires à l'édification d'une structure solide. Et sur ce point, je voudrais souligner que le professeur Émile Turdeanu lui-même, auquel nous rendons hommage aujourd'hui, a travaillé toute sa vie à des analyses, sans essayer de dépasser le stade de petites synthèses partielles, que permettait le défrichage graduel de l'énorme champs de son labeur.

Ce labeur, tel qu'il l'envisageait, exige en tout premier lieu une formation qui soit capable d'approcher l'homme d'aujourd'hui de l'homme d'hier, chacun avec sa mentalité, avec son univers de connaissances, avec ses (in)certitudes et ses (in)capacités de compréhension, qui déterminent les nécessités et les aspira-

tions de chacun. Robert Muchembled remarquait récemment (quoique dans un autre contexte) que l'approche d'un domaine tellement complexe comme l'histoire culturelle – capable de remettre en question plusieurs « certitudes » pour mieux comprendre le phénomène dans toute son ampleur – exige une longue formation. Or, on doit reconnaître qu'une telle formation ne peut plus être assurée par notre enseignement universitaire et, malheureusement, par nos instituts de recherche non plus.

De l'autre part, se trouve le matériel documentaire: les livres. C'est grâce aux efforts disparates (et désespérés) de personnes passionnées que nous avons des catalogues partiels pour les manuscrits slaves et slavo-roumains trouvés dans certains dépôts du pays (dont l'énumération ici serait fastidieuse). Le principal dépôt, la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, n'a pas encore réussi à mener à bonne fin la publication du catalogue que P. P. Panaitescu avait laissé en héritage il y a une cinquantaine d'années.¹⁷ Une action concertée pour inventorier notre trésor interne de manuscrits ne peut plus être imaginée aujourd'hui, quand l'inconsistance arrogante des responsables culturels suffoque la recherche authentique en lui préférant celle superficielle.

Mais il n'y a pas que les manuscrits du pays. Un très grand nombre (pratiquement inconnu) se trouve dans des dépôts à l'étranger. L'inventaire publié par Radu Constantinescu en 1986¹⁸ a mis en évidence quelques centaines de manuscrits roumains, aliénés à différentes époques et par différents moyens, mais sans être en mesure de rendre la richesse inimaginable des notes qu'ils contiennent. Mes travaux récents m'ont déterminé de suivre les traces de cet inventaire, en faisant appel à des amis pour obtenir une description plus détaillée de certains manuscrits trouvés à l'étranger.¹⁹ A chaque fois, les pages copiées des publications (russes, bulgares, ukrainiennes) datant de plus d'un siècle, m'ont apporté des renseignements inattendus, qui sont venus parfois compléter, changer ou nuancer de manière fondamentale ce que je savais ou les conclusions auxquelles j'avais abouti. Il y a donc des informations trouvées dans des publications (pas nécessairement inédites!) que la science roumaine ne connaît pas et que, par conséquent, elle n'utilise pas. Cela semble être une lacune que personne ne ressent comme telle – ni la science, ni ses représentants, ni les institutions qui devraient veiller au progrès de la connaissance dans notre pays. Ces notes – colophons, notes de lecture ou de propriété – constituent le matériel essentiel pour une telle contribution à une histoire authentique de la culture roumaine ancienne. Une initiative personnelle vient de mettre à notre disposition (quoique dans une forme à fâcheux défauts) l'ensemble connu des notes existantes sur des livres (manuscrits ou ouvrages imprimés).²⁰

J'aurais été heureux de pouvoir illustrer devant vous, lors de cette session d'hommage, la fertilité du concept introduit par Émile Turdeanu dans la recherche

de la culture roumaine ancienne, en introduisant dans le circuit scientifique des informations pas encore utilisées sur des gens et des livres, sur des lieux et des événements du passé, justement dans l'esprit de ses investigations.²¹ Mais je dois respecter le quart d'heure que les organisateurs ont accordé aux conférenciers d'aujourd'hui, avec l'espoir que ceux qui me succéderont respectent tout aussi rigoureusement « *clipa cea repede ce ni s-a dat* » (« le fugitif instant qui nous fut donné »).

Revue des Études Roumaines

DANS LA boîte à trésors de mes souvenirs, une place à part est réservée à la tentative de continuer une publication qui, depuis 1953, du point de vue culturel, avait fait la gloire de l'exil roumain. La *Revue des Études Roumaines*, parue sous les auspices de la Fondation « Regele Carol I », a été pendant presque un quart de siècle, de 1953 à 1975,²² une hôtesse hospitalière pour toute préoccupation ayant trait à la culture roumaine. C'est là qu'ont été publiées des études fondamentales, comme celles de Nicoară Beldiceanu ou d'Émile Turdeanu, qui sont restées jusqu'à nos jours des titres de référence dans la bibliographie pour des sujets d'histoire des Roumains. La revue était belle, élégante, sur du bon papier et le sigle de la Fondation « Regele Carol I » conférait à sa couverture une distinction spéciale. Comme il arrive d'habitude dans le cas de telles publications, tout l'effort rédactionnel – c'est-à-dire **la partie la plus importante dans la construction de la revue** – pesait sur les épaules du professeur Turdeanu. Mais il advint un moment où il dût la quitter²³ et en passer la responsabilité à une *Association des Amis de la Revue des Études Roumaines*, constituée en 1977²⁴ sous la présidence de M. Mihai Dim. Sturdza. Avec dépense d'effort et d'argent, est paru encore un volume, en 1981, à Athènes, puis la revue cessa sa parution.

Les chercheurs roumains n'avaient pas facilement accès à la *Revue des Études Roumaines*. A la Bibliothèque de l'Académie, la revue ne pouvait être consultée qu'à la fameuse Salle III, où l'on avait besoin d'un permis spécial. Les photocopies d'études parues dans ses pages circulaient dans des exemplaires que la multiplication répétée rendait presque illisibles.

L'automne de 1992, des circonstances qui m'ont paru favorables m'ont déterminé de rendre publique une pensée audacieuse: est-ce que l'on ne pourrait pas reprendre cette revue en Roumanie ? J'en ai fait part à mes proches : certains l'ont accueillie avec intérêt, d'autres avec une réticence qui me paraissait inexplicable. Déroulé, je me suis adressé à M. Neagu Djuvara, dont l'enthousiasme contagieux m'a conquis. Je démarrai le travail.

Le professeur Turdeanu, que je considérais le gardien du dépôt sacré en mesure d'assurer la légitimité de la continuité, me donna volontiers son accord, acceptant de faire part, honorifiquement, du nouveau Comité de Rédaction, aux côtés des membres du dernier Comité, celui de 1981.

De Paris, nous venaient deux textes (ayant comme auteurs Ioan P. Culianu et Cicerone Poghiric) et la promesse de soutenir financièrement la publication de la revue avec le peu de francs qui restaient encore *là-bas*. Mais tout le reste devait être construit *ici*.

A Iași, venait justement de se constituer dans l'institut où je travaillais une fondation académique destinée à soutenir des projets de recherche et d'édition; j'ai considéré que c'était l'institution la plus indiquée pour contribuer à la renaissance de la revue et j'ai proposé donc à son président de se joindre à nos efforts. Cela signifiait que tous les textes allaient être imprimés avec l'outillage moderne de la fondation, tandis que la diffusion devait se faire avec celle de la publication de l'institut. Le président de la fondation fut invité au sein du Comité de Rédaction.

En mai 1993, lors du IV^e Symposium d'Études Généalogiques de Iași, les principales directions de notre travail furent tracées et les accords signés. Afin de ne rien gâcher de ce qui était déjà construit, on constitua également à Iași une *Association des amis de la Revue des Études Roumaines*, sous la présidence de M. Neagu Djuvara. Cette association, dont le siège fut installé dans le bâtiment de l'Institut d'Histoire « A. D. Xenopol », sollicita personnalité juridique à la fin de 1994. On décida que la revue ait non un rédacteur en chef, mais deux co-rédacteurs (M. Djuvara et moi) et deux assistants de rédaction (les jeunes, alors, licenciés en Histoire Maria Magdalena Székely et Mihai-Răzvan Ungureanu). C'est ainsi qu'on se mit en route.

Le volume prit facilement naissance, sa pièce « de résistance » étant l'étude de Georges I. Brătianu sur le nom de la Dobroudja – la dernière des inédites qui sont restées de ce grand savant infortuné. C'était une conjoncture heureuse, car la *Revue des Études Roumaines* elle-même était en quelque sorte proche du sort de l'historien : elle était parue justement l'année de la mort de celui-ci, et maintenant elle réapparaissait à l'anniversaire de quatre décennies depuis cette mort tragique. Puisqu'à Athènes avait été publié le tome XVI, on convint que le tome de Iași continue la numérotation, sans aucune mention de « nouvelle série ». Nous avons considéré que cette manière de procéder peut souligner plus fortement la **continuité**.

Les doutes au sujet de l'efficacité d'un Comité de Rédaction international se sont avérés sans fondements: la collaboration avec les membres de ce Comité trouvés au Danemark (Eugen Lozovan), en France (Petre Ș. Năsturel, Paul Stahl), en Allemagne (Mihail Dim. Sturdza) ou en Grèce (Dumitru Nastase) fut parfaite. L'absence des communications rapides, facilitées aujourd'hui par la poste

électronique, le fax et les portables, ne nuisit en rien: les matériaux destinés à la revue sont parvenus à Iași en temps utile, et leur adaptation rédactionnelle (assurée surtout par Mme Maria Magdalena Székely) ne posa pas de problèmes. Les problèmes ont surgi lorsque ces textes ont dû revêtir la forme nécessaire pour partir à l'imprimerie, c'est-à-dire être transposés sur l'ordinateur. C'est en ce point que l'accord de collaboration technique ne fonctionna pas, de sorte qu'une bonne partie de l'argent reçu de Paris dût être dépensé pour assurer cette transposition des textes. Cet empêchement a dû être signalé dans l'avant propos; la délicatesse de la formulation ne pouvait pas cacher mon amertume et mon désappointement, au risque de déplaire (tel qu'il est arrivé, avec de tristes conséquences).

S'ensuivit l'odyssée de l'impression. Alors au début de chemin, la maison d'édition All accepta cette mission. Avoir la rédaction à Iași et les éditions avec la typographie à Bucarest ne nous a pas paru alors chose trop compliquée et le bon accueil dont nous avons bénéficié dans les bureaux de Calea Victoriei nous fit espérer des collaborations plus amples et de longue durée (restées néanmoins au niveau d'illusion). La relation avec la maison d'édition était assurée par M. Mihai-Răzvan Ungureanu. Au printemps de 1995, le volume XVII-XVIII de la revue était prêt.²⁵ Nous préparions alors le VIe Symposium d'Etudes Généalogiques. Les choses s'arrangeaient à merveille : à l'ouverture de cette réunion, nous avons pu présenter tant la *Revue des Études Roumaines*, qu'*Arhiva Genealogică*, le premier numéro de la nouvelle série de la revue fondée par Sever Zotta à Iași, en 1912.

L'enthousiasme de notre petit groupe fut immense. La joie du professeur Turdeanu aussi. L'automne de 1995, nous avons eu, mon épouse et moi, la possibilité de rester deux mois à Paris; pendant ce temps, nous sommes allés plusieurs fois à Fresnes, où le professeur Turdeanu nous a montré dans le « sous-sol » de sa bibliothèque les dossiers avec l'archive de la revue, en nous proposant de l'emporter avec nous. Mais nous n'avons pu prendre que ce que pouvaient contenir nos bagages, qui devaient nous accompagner dans le fatigant voyage en autobus; nous espérions revenir bientôt en France pour emporter le reste de l'archive.

Le deuxième tome « roumain » (XIX-XX), afférent aux années 1995-1996, a été imprimé à Iași. Sa préparation fut encore plus longue et difficile, parsemée de divers accidents pénibles (techniques et humains), bien que les matériaux ne manquaient pas, et les moyens financiers non plus. Le professeur Turdeanu nous avait donné lui-même (comme il l'avait fait pour le numéro antérieur aussi) une somme importante, en souvenir de son épouse; le professeur Lozovan avait procuré une petite subvention, accordée par l'Institut d'Études Romaines de Copenhague. Mais « la part du lion » fut apportée par M. Neagu Djuvara: une subvention de la part de la Fondation Soros, une autre du Fonds d'Aide Francophone et, enfin, la contre-valeur des exemplaires du numéro précédent

achetés par les Services culturels, scientifiques et de coopération de l'Ambassade de France à Bucarest. Le volume est paru l'hiver de 2000-2001, de sorte que le professeur Turdeanu a pu le tenir dans ses mains avant de fermer les yeux. La nouvelle de sa mort nous trouva à Athènes. Nous avons signalé tout de suite aux MM. Djuvara et Năsturel, à Paris, la nécessité de récupérer l'archive de Fresnes, mais, malheureusement, cela n'a plus été possible.

La préparation du troisième numéro, pour lequel on rassemblait déjà les matériaux, s'est heurtée de difficultés encore plus grandes, devenues bientôt insurmontables. D'une part, il y avait la question financière: une revue ne peut vivre d'expédients, elle a besoin d'un support financier sûr et permanent. L'espoir que la *Revue des Études Roumaines* puisse être éditée par une des institutions destinées à s'occuper du sort de la culture roumaine s'est avéré vain. D'autre part, le profil même de la revue, tel qu'il avait été établi dans ses premières années d'existence – profil indiqué par le sous-titre *Art – Folklore – Histoire – Langue et littérature – Philosophie – Sciences juridiques et sociales* – n'avait plus aucune raison d'être maintenu. Dans les discussions avec les présidents des deux associations et avec certains collaborateurs, j'ai proposé de la transformer en une revue d'histoire, avec le sous-titre *Études médiévales et phanariotes*. Sur ces entrefaites, un autre « accident » est survenu et l'Association de Iași perdit son siège, dans des circonstances que je relaterai à une autre occasion. Finalement, l'Association a trouvé un abri, a gardé sa personnalité juridique et son compte bancaire (même réduit à ... zéro !) et n'a renoncé ni même à l'abonnement téléphonique, qui lui est assuré par l'Institut Roumain de Généalogie et d'Héraldique « Sever Zotta ». Tout cela me permet de ne pas perdre l'espoir qu'un jour la revue reprenne son chemin, sous la forme envisagée il y a une décennie, ou bien sous une autre, adéquate et utile aux nouvelles nécessités de la science historique roumaine. □

Version française: Măriuca Alexandrescu

Notes

1. Émile Turdeanu, « Grégoire Camblak : faux arguments d'une biographie », *Revue des Études Slaves*, XXII, 1946, p. 46–81; réédité dans idem, *Études de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs des Principautés Roumaines*, Leiden, 1985, p. 50-85 (no. 3), avec notes complémentaires à la p. 433-434.
2. Ștefan S. Gorovei, « Axinte Uricariul: false argumente ale unei biografii », *Luceafărul*, année XXXII, nos. 35 et 36 des 2 et 16 septembre 1989, p. 6; repris dans idem, *Între istoria reală și imaginar: Acțiuni politice și culturale în veacul XVIII*, Iași, 2003, p. 223-229, avec références et précisions à la p. 239.
3. Seul le premier volume est paru: Emil Turdeanu, *Oameni și cărți de altădată*, I, édition soignée par Ștefan S. Gorovei et Maria Magdalena Székely, notes complé-

- mentaires, traduction et postface par Ștefan S. Gorovei, București, 1997. Le deuxième volume devait comprendre les grandes études portant sur l'activité littéraire en Moldavie jusqu'en 1629 (mort d'Anastasia Crimca). Après la parution du premier volume, dont la forme et la présentation l'avaient enchanté, le professeur Turdeanu m'a téléphoné (le 25 décembre 1997) pour me communiquer son désir d'ajouter au projet initial un troisième volume, pour lequel il envoya même le matériel, sous forme d'extraits de diverses publications, corrigés en vue de leur réédition. Diverses circonstances ont empêché jusqu'à présent que ce projet soit mené à bonne fin. Je ne sais rien du sort du volume confié aux soins du professeur Liviu Onu (cf. Emil Turdeanu, « Cercetarea științifică, un șir de aventuri exaltante », *Revista de Istorie și Teorie Literară*, XLII, 1994, 1, p. 33) et j'ignore le projet de son sommaire (les études sur les *Apocryphes* ?!). Il n'est pas mentionné par Petre Ș. Năsturel, « Emil Turdeanu à l'occasion de ses 60 ans d'activité scientifique », *Revue Roumaine d'Histoire*, XXXII, 1993, 1-2, p. 164.
4. Publié dans *Anuarul Institutului de Istorie „A. D. Xenopol”*, XXX, 1993, p. 41-213.
 5. Emil Turdeanu, « Autori, copişti, cărți, zugrăvi și legători de manuscrise în Moldova (1552-1607) » (I), *Anuarul Institutului de Istorie „A. D. Xenopol”*, XXX, 1993, p. 49-90. La deuxième partie, contenant le répertoire des manuscrits, n'a pas pu paraître dans la même publication.
 6. Publié dans *Anuarul Institutului de Istorie „A. D. Xenopol”*, XXXII, 1995, p. 187-275.
 7. Allusion à l'article du professeur Turdeanu, « Manuscrisele robite de cazaci, la 1653 », *Ființa Românească*, 4, 1966, p. 118-148; repris dans idem, *Oameni și cărți de altădată*, I, p. 353-383 et les notes de la p. 397. Nous avons publié une version simplifiée dans la revue „Magazin Istoric”, XXVII, 1993, 7, p. 5-8; 8, p. 5-8 et 13; 9, p. 42-45. J'ai eu la chance de trouver encore deux attestations du verbe *a robi* (« assujettir, réduire à l'esclavage ») à propos de livres, toujours en Moldavie au XVIIe siècle : Simeon Fl. Marian, *Inscripțiuni de pe manuscrise și cărți vechi din Bucovina*, adunate și publicate de ~, Suceava 1900, p. 46-47 et 48 (reproduites aussi dans I. Caproșu et E. Chiaburu, *Însemnări de pe manuscrise și cărți vechi din Țara Moldovei. Un corpus editat de ~*, I, Iași, 2008, p. 185 et, respectivement, 281-282). Voir aussi Florian Dudaș, *Vechi cărți românești călătore*, București, 1987, p. 111 (autres attestations, en Transylvanie).
 8. La question n'a pas bénéficié d'une approche complexe et intégratrice. Pour ceux qui écrivaient les actes, v. I. C. Miculescu-Prăjescu, « Uricarii moldoveni până la Ștefan cel Mare » (sous presse) ; Silviu Văcaru, *Diecii Țării Moldovei în prima jumătate a secolului al XVII-lea*, Iași, 2006. Les conclusions générales de ces deux études sont identiques : les écrivains des actes n'appartenaient pas au clergé, n'étaient pas étrangers, ne provenaient pas du monde citadin, mais étaient les descendants de familles de boyards. Le XVIe siècle reste découvert, mais on peut être certain qu'une recherche similaire aboutirait aux mêmes conclusions. Je me permets de mentionner aussi mon étude : « Cărturari români în veacurile XVII-XVIII – un plan de lucru », publiée sous un titre changé sans ma permission : « Cărturari români insuficient cunoscuți (de la hotarul veacurilor XVII-XVIII) », dans le volume *Un veac de aur în Moldova 1643-*

1743. *Contribuții la studiul culturii și literaturii române vechi*, sélection: Pavel Balmuș, Chișinău-București, 1996, p. 193-303.
9. Cf. *Anuarul Institutului de Istorie „A. D. Xenopol”*, XXXII, 1995, p. 185-186.
 10. Cf. *Oameni și cărți de altădată*, I, p. 7.
 11. Ștefan S. Gorovei, « Anastasie Crimca. Noi contribuții », dans *Mitropolia Moldovei și Sucevei*, LV, 1979, 1-2, p. 144-159.
 12. Dans *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol”*, XXIII, 1986, 2, p. 957-959.
 13. Dan Zamfirescu, *Un savant cercetător al literaturii române vechi: Emil Turdeanu*, réédité dans idem, *Contribuții la istoria literaturii române vechi*, București, 1981, p. 265-266 (texte initialement paru dans *România Literară*, le 14 mars 1974).
 14. *Loc. cit.* (*supra*, n. 12), p. 959.
 15. *Profesorul Emil Turdeanu la 80 de ani*, dans *Anuarul Institutului de Istorie „A. D. Xenopol”*, XXVIII, 1991, p. 341-344.
 16. La communication présentée alors, sur la traduction roumaine des *Histoires* de Hérodote, fut incluse dans l'étude « Circulația „Herodotului” de la Coșula : explicații genealogice pentru un fenomen cultural », *Arhiva Genealogică*, V (X), 1998, 3-4, p. 155-169.
 17. Le premier volume (*Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.*) est paru en 1959, et le second volume (*Catalogul manuscriselor slavo-române și slave din Biblioteca Academiei Române*, édition soignée par Dalila-Lucia Aramă et revue par G. Mihăilă, avec une préface de Gabriel Ștrempel) après 44 ans, en 2003; le troisième volume est resté en manuscrit ! Pour les manuscrits roumains, le *Catalogue* établi par Gabriel Ștrempel a été publié en entier (quatre volumes, parus en 1978, 1983, 1987 et 1992), mais toutes les notices n'y sont pas reproduites; dans bien de cas, pour les premiers 1380 manuscrits, le chercheur doit s'adresser également aux trois volumes de *Catalogul manuscriselor romanesti*, initié par « le Bibliothécaire de l'Académie », I. Bianu I, 1907; II, 1913; III, 1931), suivis par le IV^e volume (1062-1380), réalisé par G. Ștrempel (rédacteur responsable), Fl. Moisil, L. Stoianovici, București, 1967.
 18. Radu Constantinescu, *Manuscrite de origine românească din colecții străine. Repertoriu*, întocmit de ~, București, 1986.
 19. Par exemple, voulant réaliser un catalogue de « la production de livre » de l'école de Dragomirna, organisée et patronnée par Anastasie Crimca, j'ai constaté que, dans notre littérature de spécialité, nous n'avons pas les colophons de tous les manuscrits lui appartenant! Le catalogue du trésor des livres du temps de Ieremia Movilă (Olimpia Mitric, « Tezaurul de manuscrite din timpul domniei lui Ieremia Movilă », dans *Movileștii. Istorie și spiritualitate românească*, II. *Ieremia Movilă. Domnul. Familia. Epoca*, Sfânta Mănăstire Sucevița, 2006, p. 61-78) n'a pas pu enregistrer deux colophons particulièrement intéressants, datés 1598 et 1606, de livres ayant appartenu au Monastère de Sucevița et dont le dépôt actuel semble inconnu – cf. Ștefan S. Gorovei, « Movileștii. Contribuții la istoria puterii și a familiei », in *Putna, ctitoriile ei și lumea lor*, București, 2011, p. 125-126 et 134-135.

20. I. Caproșu și E. Chiaburu, *op. cit.*, I-IV, Iași, 2008-2009. Pour notre sujet, le matériel se trouve dans le premier volume (qui couvre les années 1429-1750) ; v. aussi l'*Addenda* du IV^e volume.
21. Ces informations se retrouveront dans l'article *Oameni, cărți, așezăminte* (ms).
22. Ont été édités – à l'Imprimerie A. Bontemps de Limoges – 15 tomes en neuf volumes: I (1953), 241 pp. ; II (1954), 266 pp. ; III-IV (1957), 260 pp. ; V-VI (1960), 331 pp. ; VII-VIII (1961), 421 pp. ; IX-X (1965), 280 pp. ; XI-XII (1969), 192 pp. ; XIII-XIV (1974), 234 pp. ; XV (1975) 228 + VIII pp. Dans le dernier, paru au printemps de 1975, était insérée une annonce selon laquelle « La *Revue des Études Roumaines* paraîtra désormais, dans les limites du possible, annuellement, en un volume d'environ 220 pages ». Cet espoir est demeuré irréalisable.
23. La principale cause fut la suppression des fonds; en même temps, le professeur Turdeanu est parti à Rome, où il occupa la Chaire de Langue et de Littérature Roumaine.
24. Un *Appel* sans date signale la création de l'Association des Amis de la *Revue des Études Roumaines* « par le souci de maintenir et d'assurer les conditions matérielles nécessaires à la vie de cette publication. On ne saurait rester indifférent à l'idée qu'une telle entreprise, objective et désintéressée, vienne à disparaître. [...]. **Loin d'accepter sa fin, nous voulons la voir continuer** ». Ces dernières paroles – dont le soulignement m'appartient – ont été et continuent d'être pour moi une devise qui me tient à coeur.
25. Quelques détails sur les circonstances de la parution de ce volume: Emil Turdeanu, « *Revue des Études Roumaines 1953-1993* », *Revue des Études Roumaines*, XVII-XVIII, Paris-Iași, 1993, p. 14; *Au lecteur* (de l'auteur de ces lignes), toujours là, p. 5-6.

Abstract

The Gifts Offered by Professor Émile Turdeanu

Magnificent heritage, whose beneficiary is mainly the Romanian culture, the scientific work of Professor Émile Turdeanu (1911-2001) includes – alongside great erudition studies – a number of small texts that evokes the connection between *People and books of yore*. This general title, used by the author for several years, defines a real direction of research. The other gift is *Revue des Études Roumaines*, whose preparing for print was provided by Émile Turdeanu between 1953 and 1975; after December 1989, it was decided to continue publishing the review in Romania, but various obstacles have allowed the appearance of only two volumes (in 1995 and 2001).

Keywords

cultural history, books, writers, readers, *Revue des Études Roumaines*